

**Françoise Pirart, *Niznayou*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O, 2024.**

On ne doit pas présenter à nos lectrices et lecteurs Françoise Pirart, romancière (quelque vingt titres) et nouvelliste (trois recueils), lauréate, en 2023, du Grand prix de l'AEB pour l'ensemble de son œuvre. Elle nous donne cette fois un roman au titre énigmatique – à moins de connaître le russe (si vous ne le connaissez pas, vous en saurez plus en lisant le roman).

L'action se déroule dans les Ardennes, à Fonsny-la-Roche et aux environs de ladite ville (ne la cherchez pas sur une carte). Celle-ci est flanquée d'un complexe où l'on trouve tout, depuis un supermarché et un cinéma jusqu'à une onglerie, en passant par une salle de fitness. Belle évocation de ce qui attend les gens lorsqu'ils quittent ce lieu enchanteur : « la grisaille, l'inévitable embouteillage des samedis après-midi où chacun s'empresse de rentrer chez soi après avoir effectué ses emplettes, le retour à l'appartement, le déballage d'objets inutiles sur lesquels on s'est jeté dans une pulsion incontrôlée. Acheter, donc exister. » (p. 8-9)

L'héroïne, Lena, qui est assistante sociale, vit à Fonsny-la-Roche, où elle travaille au sein d'une association pour migrants. Description réaliste de ceux qu'elle a accueillis : « Des gens à peine capables de répondre par oui ou non aux questions simples qu'elle leur posait. Tous ces visages se fondaient dans ses souvenirs : des Syriens, des Turcs, des Afghans, des Nigériens... Des hommes, des femmes, des couples en butte à la machine administrative. » (p. 9)

C'est au siège de l'association qu'apparaît tout à coup un garçon d'une dizaine d'années, qui dit s'appeler Niznayou. Il ne connaît le français que très imparfaitement et Lena n'en tire pas grand-chose. Il revient à plusieurs reprises et un lien amical naît entre Lena et l'enfant, qui se révèle s'appeler en réalité Mehdi. Il vient de Tchétchénie et a été placé dans une famille d'accueil, sa mère étant morte pendant la deuxième guerre de Tchétchénie (1999-2001) et son père ayant disparu à la même époque.

Cette guerre va dès lors être évoquée, par la reproduction de quelques pages du journal intime que tenait la mère de Niznayou. Cela ne constitue qu'une petite part du roman (7 pages), mais elle est extrêmement émouvante et elle suffit – il n'en fallait pas plus – à nous éclairer sur cet épouvantable conflit, dont la gravité a été alors largement sous-estimée en Europe occidentale (en tout cas si j'en juge par mes souvenirs quant à la presse contemporaine). L'autrice a eu l'occasion d'être documentée de première main sur ce conflit, ayant fait la connaissance de Tchétchènes dans le cadre de l'enseignement du français qu'elle a dispensé à des adultes non francophones.

Comme on vient de le souligner, cet aspect n'occupe qu'une place mineure (sur le plan quantitatif, dirons-nous) au sein de l'ouvrage. Ce dernier nous entretient aussi – surtout – des relations entre Niznayou, Lena, un mystérieux (à l'origine) personnage prénommé Michaël et un sympathique couple de fermiers.

À propos de ceux-ci, citons la belle description du chemin qui mène à leur demeure : « L'endroit est redevenu sauvage et la nature a repris ses droits. Là où les arbres sont plus clairsemés, on aperçoit la curieuse bâtisse cylindrique au toit d'ardoises. On dirait un temple antique où étaient célébrés des rites mystérieux les nuits de pleine lune. La forêt s'étend tout autour. Si on continue après avoir bifurqué vers la droite sur un sentier de traverse et que l'on marche une bonne heure, le paysage change. Des prairies, des champs et, perdue dans un vallon, une ferme blanche, chaulée par des propriétaires soucieux d'entretenir leur bien. » (p. 37-38)

Nous avons aussi fait allusion à Michaël. C'est le moment d'en dire plus sur lui. Au fil du récit, nous apprenons que ledit Michaël a vécu autrefois à Fonsny-la-Roche et qu'il y est revenu discrètement pour tenter de se libérer d'un fort sentiment de culpabilité : il a eu une liaison avec une jeune fille du cru, qu'il a quittée et qui s'est suicidée peu après. Mais sa discrétion et ses balades en forêt avec Niznayou vont lui nuire. Parmi les chasseurs de Fonsny-la-Roche, il en est quelques-uns qui ne brillent pas par leur subtilité (on les voit assez bien en électeurs de Trump) et qui voient en Michaël d'abord un rôdeur, puis un pédophile. C'est la calomnie, qui naît et se développe exactement comme dans le superbe morceau de bravoure que Beaumarchais a écrit sur le sujet dans *Le Barbier de Séville* : « Aucun [au sein du groupe de chasseurs] ne douta de la véracité de ses propos [ceux de l'un des membres du groupe, qui a aperçu Michaël et Niznayou]. Tous furent rapidement convaincus, à deux cents pour cent, comme disait Pol [le plus excité du groupe], que l'inconnu était, sinon un meurtrier en puissance, au moins un violeur d'enfants. Une conviction qui ne demandait qu'à être renforcée et contre laquelle même les arguments les plus solides n'auraient aucun poids. » (p. 162)

Ces grands esprits sont convaincus que dénoncer Michaël à la Justice ne servirait à rien. Aussi, ils en viennent à le traquer et à faire feu sur lui. Il n'échappe à la mort que grâce à l'intervention de l'ancien compagnon de Lena. Ce dernier appartient à ce que Mauriac appelle joliment « la race aveugle, la race implacable des simples ». Il est peu intelligent et volontiers brutal, mais il veut cependant éviter que ses amis commettent un meurtre. Après sa séparation d'avec Lena, on le voit évoluer en bien.

Notons au passage un mot flatteur pour le barreau, même si c'est un cliché, ce qui ne surprendra pas de la part du groupe auquel nous venons de faire allusion. Ils ont rencontré, dans un café, un client qui « s'exprimait très bien, comme un avocat » (p. 162). Un bon point (parmi d'autres !) pour l'autrice, qui prête à des personnages déterminés la pensée et le mode d'expression qui leur correspondent.

Lena, sensible, généreuse, soucieuse du bien-être de Niznayou, est certes un personnage intéressant. Mais son compagnon, Michaël et le couple constituant la famille d'accueil (ayant conduit sous l'influence de la boisson, le mari est responsable d'un accident de la circulation dans lequel son fils et sa bru ont trouvé la mort) le sont aussi, comme tous les personnages complexes ou peu brillants. Ainsi que Félicien Marceau l'énonce à propos des héros balzaciens, dans la vie réelle, les gens parfaits ou très bien sont cent fois plus intéressants que les autres, dans la littérature ils le sont cent fois moins.

Qu'advient-il de Niznayou, de Lena et de Michaël ? On ne vous le dira pas ici. Mais lisez le roman. Après quelques pages, vous ne le lâcherez pas – d'autant qu'il est fort bien écrit – et c'est ce qui peut arriver de mieux à un écrivain, car, comme le disait très justement d'Alembert : « Malheur à tout roman que le lecteur n'est pas pressé d'achever ! »

**Jean-Pol Masson**

